

premier pas, et du meilleur augure, dans la carrière des lettres, mais qui, lâchement, la délaissent bientôt, au contact des premières nécessités de la vie réelle ? Oui, ils sont légion chez nous, comme l'écrivait naguère un de nos confrères, M. Léo. Richard, les jeunes à qui l'énergie manque pour rester fidèles à la sainte cause.

Oh ! je sais bien qu'il n'y a rien d'attrayant, rien qui promette parmi les aridités de la vocation littéraire dans notre pays ! C'est un luxe qu'on se paie après qu'on a vaincu, ou qu'on a vu clair au moins, dans la lutte pour la vie, un luxe qui coûte bien cher au lieu de profits. Mais dans les solitudes du Nord, au royaume du curé Labelle de patriotique mémoire, le vaillant colon attaque bravement les géants de la forêt qui lui barrent la route, innombrables et sans cesse renaissants, et se dit, s'il meurt à la tâche : mes fils jouiront de mon labeur ; de même devons-nous marcher, intrépides, dans le désert morne qu'est encore le public lettré au Canada français, et sans crainte des tristesses, des difficultés nous dire : frappons le sol sans relâche, quand nous n'y serons plus, nos arrières-petits-fils, un jour, peut-être, s'abreuveront aux sources vives que nous en aurons fait jaillir ! Et le peuple français du Canada bénira la mémoire des champions de sa littérature nationale comme on bénit la mémoire de celui qui nous a sauvé la vie !

JULES SAINT-ELME.

